

H

Démembrement de l'Empire abbâsside.
L'Empire des sultans Bûïdes de Bagdâd et l'Empire
des califes Fâtimides du Caire, de 945 à 1055

part, et l'Irak arabo-musulman des Iraniens bûides et de leurs successeurs les Turcs seljûkides, d'autre part, les conflits et les luttes, pour la possession des régions du couloir syro-palestinien, reprendront de plus belle, au cours des siècles qui vont suivre (III, p. 399—400).

1. *Les sultans Bûides, chefs de l'Etat abbâsside.*
Les califes abbâssides, souverains honoraires

A partir de 945, l'influence iranienne, qui, dès l'avènement des Abbâssides en 750, avait prédominé dans l'Empire arabo-oriental de Bagdâd, se transforme désormais en une véritable suprématie politique, où la puissance souveraine sera détenue et exercée par une véritable dynastie iranienne et chiite, les *Bûides*, qui ont déjà imposé leur domination à toute la Perse occidentale.

a. *Les Bûides, jusqu'à leur entrée à Bagdâd*

Nous avons vu, dans l'Iran oriental, se succéder, à partir de 822, les dynasties iraniennes des Tahirides (822—873), des Saffarides (873—903) et des Samanides (903—1000), qui ont fondé et consolidé l'indépendance des provinces orientales vis-à-vis du Califat de Bagdâd. Sous ces dynasties nationales, les populations est-iraniennes ont développé leur originalité linguistique et sociale, leur particularisme régional et leur sentiment national (p. 285 et 290—292).

Au Xe siècle, les provinces de l'Iran occidental ou vieille Perse, encouragées par l'exemple de l'Iran oriental, sont traversées par des mouvements d'apparence alide, suscités en réalité par le réveil du sentiment national iranien dans cette contrée. En 932, un condottiere iranien, *Bûyé*, fondateur de la dynastie dite des *Bûides*, se révolte contre son suzerain qui règne au Tabaristan, au sud de la mer Caspienne. Peu après, il occupe Ispahân, après en avoir chassé la garnison du calife de Bagdâd. Aidé de ses trois fils, *Bûyé* conquiert Chirâz où il établit sa résidence (934). En 935, *Bûyé* et ses fils gouvernent toute la Perse occidentale, et même le Khûzistan (Susiane, antique Elam), cette vieille terre irako-iraniennne qu'ils venaient d'enlever aux Barîdî, maîtres de Basra.

b. *Le Bûide Ahmad, «émir des émirs» à Bagdâd (945)*

Irrité des excès commis à Bagdâd par les Turcs de «l'émir suprême», le calife Mustakfi (944—946) se met sous la protection d'Ahmad, fils de *Bûyé*, qui venait de se distinguer en occupant la province iranienne de Kirmân et de l'ériger en principauté indépendante (935). Répondant à

l'appel du calife, le Bûide Ahmad bat le vizir Chirzâdh, entre à Bagdad (945) et reçoit, avec la fonction d'*Amir al umara*, le titre honorifique de *Muiz ad dawla* (qui fait la gloire de l'Etat). Les deux autres frères d'Ahmad, qui règnent à Chirâz et en Médie, le rejoignent à Bagdad, où ils prendront leur part des titres et des pouvoirs dont disposait leur frère.

c. Le Bûide Ahmad, sultan héréditaire et maître de l'Etat (945)

Souverain sans couronne, Ahmad substitue sa propre autorité à celle du calife et prend le titre arabe de sultan, qui signifie «puissance» et «pouvoir», ce qui lui donne les attributions de chef suprême du pouvoir exécutif (945). «Le nom du sultan (Ahmad) fut prononcé au prône du vendredi et gravé sur les monnaies avant celui du Khalife, devenu une simple marionnette entre les mains du détenteur réel du pouvoir.»²

d. Les califes abbâsides, souverains honoraires

Le calife Mustakfi qui, après avoir fait appel aux Iraniens Bûides, aurait comploté contre eux, est aveuglé, puis assassiné (946). «Ses successeurs, Almûti (946-974), Arta'i (974-991) et Alqadir (991-1003), n'étaient plus guère que les pensionnaires des Bouyides: il leur fallait se contenter du droit honorifique de battre monnaie, laquelle était encore frappée à l'effigie des khalifes, et du droit d'être mentionnés à la prière solennelle du vendredi, qu'ils célébraient encore en souverains. Leurs maires du palais, résidant en partie à Bagdad, en partie à Chirâz, ne pouvaient maintenir eux-mêmes leur puissance propre que par de petits combats incessants contre les montagnards iraniens toujours prêts à la révolte.»³

e. Les califes, chefs religieux

On a admiré cette situation paradoxale d'un Etat théocratique comme l'Empire abbâsido-bûide de Bagdad, où les pouvoirs politique et religieux sont exercés par deux chefs distincts et qui, par surcroît, professent chacun une doctrine religieuse différente: le Chiisme (le sultan) et le Sunnisme (le calife).

En réalité, outre la tolérance religieuse qui, on le sait, a toujours caractérisé les maîtres iraniens, on ne doit pas oublier que le calife abbâsido, qui jouit, grâce à sa qualité de descendant de l'oncle du Prophète, d'un grand prestige religieux dans tout l'Orient islamique, est le représentant de la doctrine sunnite, est professée par la grande majorité des Musulmans de la partie occidentale de l'Empire (Syrie, Egypte). Le Chiisme, doctrine

² Huart, *op. cit.*, I, p. 315.

³ Brockelmann, *op. cit.*, p. 137.

des régions orientales, avait ses imâms propres, à la tête desquels figure le prince bûide, chef effectif du pouvoir suprême dans l'Empire.

f. Essai de reconstruction du vieil Empire perse

Auréolée du titre de *sultan* et des pouvoirs qui lui sont attachés, la charge d'*amir al umara*, qui centralise entre les mains de celui qui l'occupe la totalité des pouvoirs califiens, sera héréditaire dans la famille iranienne des Bûides, qui la garderont pendant cent dix ans (945—1055). Et, comme jadis les Perses Achéménides, les Parthes Arsacides et les Perses Sassânides avaient établi le centre de leur Empire irano-irakien dans la plaine historique des Deux-Fleuves: à Suse, à Séleucie sur le Tigre, puis à Ctésiphon, leurs successeurs Bûides se fixent à Bagdâd, à proximité de Ctésiphon, l'ancienne capitale perso-sassânide. En Perse, Chirâz ressuscite le rôle de l'ancienne Persépolis.

g. Les souverains bûides et leur gouvernement (945—1055)

La dynastie des Bûides régnera de 945 jusqu'à l'expansion des Turcs Seljûkides, en 1055. Pendant cette période de plus d'un siècle, les héritiers d'Ahmad, le fondateur de la dynastie, et ceux de ses frères, se disputeront la souveraineté en Irâk et en Iran.

«Les premiers Bouyides ont une vitalité de grands bandits romantiques... Ils sont dominés par une passion effrénée de l'argent. Sans doute, ils doivent payer leurs bandes qui ont toujours faim; mais aussi ils veulent jouir, avec une fureur de faste qu'ils appliquent à tout, même à l'acquisition de livres rares et nombreux, que, bien entendu, ils ne lisent point. Ils paraissent trouver en eux-mêmes des desseins d'hommes d'Etat, tout en ayant des réactions de bandits vulgaires...»

Le gouvernement des Bouyides fut en somme bienfaisant pour l'empire, qui, depuis longtemps, n'avait été aussi étendu et aussi tranquille... Les Bouyides portent un titre nouveau, celui de 'sultan', un vieux mot arabe qui signifie 'puissance'. Leur entrée à Bagdad marque bien une étape nouvelle dans la décadence de la dynastie abbasside: le calife ne gouverne plus, et le vrai et seul maître est le sultan bouyide. Et comme, grâce à lui, le califat abbasside fait encore figure de grand Etat civilisé, on est prêt à trouver que c'est lui qui fait honneur au calife Et Taï, en épousant sa fille, et qu'il a vraiment le droit de ressusciter pour se l'attribuer (1037) le titre sassanide de *chahinshah*, 'roi des rois'. On bat le tambour à l'heure des cinq prières quotidiennes devant le palais du Bouyide; les sultans mame-louks n'auront qu'à l'imiter...

Le bouyide est simplement d'une parfaite indifférence religieuse. Puisqu'il est chiite, il fait reconstruire magnifiquement Kerbela et Nedjef;

comme chef effectif de l'Etat sunnite, il veille au paiement régulier des prédicateurs et des muezzins; mais il permet à son vizir Naçr, qui est chrétien, de faire reconstruire églises et couvents; et il accueille les philosophes. Il y a néanmoins des troubles religieux, des querelles entre sunnites et chiites à Bagdad, où les classes cléricales ont toujours le pouvoir d'ameuter la populace.

Si l'on tient à croire que les faits politiques sont tous conformes à une logique constitutionnelle, on devra renoncer à comprendre que, dans un Etat où la confusion des deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, est complète, le calife sunnite a pu déléguer toute son autorité à un sultan chiite. On n'échappera point à la conviction que le calife a retenu toute l'autorité spirituelle: et rien ne sera plus hasardé.

Une autre façon de ne voir les faits que dans leur masse serait de considérer le chiisme comme prêt à dominer la communauté musulmane en Orient. Les Bouyides sont chiites; les Fatimides et les Carmates sont chiites. Mais chaque groupe l'est à sa manière; les Bouyides sont 'duodécimains', c'est-à-dire qu'ils s'attachent au douzième imâm alide; les Fatimides sont ismaïliens, c'est-à-dire attachés au septième; et l'initiation des Carmates leur laisse une grande indépendance en face des Fatimides . . .

Tous ces aventuriers, chefs de dynasties éphémères, sont des montagnards, un peu grossiers et rudes, mais ce sont des Iraniens, et il convient de s'en souvenir pour comprendre toutes leurs attitudes. Elles sont différentes de celles des Turcs, dont l'influence sur la vie musulmane va grandir au cours des siècles.»⁴

2. *Les émirs arabes Hamdânides de la Syrie du Nord et leurs rapports avec Bagdad et l'Egypte*

a. *Les Arabes Hamdânides*

Les Hamdânides forment une petite dynastie purement arabe, qui gouverne la Haute Mésopotamie (Mossûl) et la Syrie du Nord (Alep) (p. 299).

«L'Etat hamdanide, pris en bloc, s'est étendu, à son plus beau moment, sur la Mésopotamie tout entière, sur la Syrie (Alep et Damas), sur le haut Euphrate et sur les confins imprécis qui séparaient l'Empire byzantin de la terre d'Islâm. Son autorité rayonnait sur les Bédouins entre Mésopotamie, Irâq et Syrie. C'était un royaume de pièces et de morceaux, construit à la bédouine, au hasard. Il campait, on le répète, au carrefour de trois empires: le Califat de Bagdad . . .; la puissance égyptienne . . .; l'Empire byzantin . . . Les trois empires étaient inaptes à s'entendre et à combiner leur effort contre leur débile ennemi (le Hamdânide). Celui-ci réussit

⁴ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 298-302.

donc à vivre entre eux, vassal de l'Abbasside, en accord avec le Fatimide, traitant avec le Byzantin, suivant une politique naïvement retorse de Bédouin.

Depuis la conquête musulmane, comme avant elle, la région d'Alep et de Mossoul avait vu passer bien des invasions; elle avait été aussi un pays de vie intellectuelle. A l'arrivée des musulmans, Edesse était un grand centre jacobite . . . Ce petit monde de sédentaires anciens était maintenant mêlé à des Arabes bédouins, qui s'étaient répandus depuis la conquête sur tout le pourtour du désert syrien . . . Le désordre où le califat tomba au dixième siècle les mêla à sa vie politique.»⁵

b. *Les Arabes Hamdânides de Mossûl (929—991)*

Hamdân, émir de la tribu arabe de Taghlib, occupait, depuis 890, la forteresse de Mardîn, en Haute Mésopotamie. En 905, son frère Hayja fut nommé gouverneur de Mossûl par le calife Mouktadir. Après 929, Hasan, fils de Hayja, étendit sa puissance sur la Mésopotamie et le nord de la Syrie. En 941, le même Hasan, profitant, on l'a vu, des embarras du calife Muttaki, força celui-ci à lui remettre la charge d'*amir al umara*, avec le titre honorifique de *Nâser ad dawla* (le défenseur de l'Etat). Avec son frère Ali, qui reçut, vers le même temps (942), le titre de *Sayf ad dawla* (le sabre de l'Etat), Hasan ramèna le calife dans sa capitale (p. 299).

Les Hamdânides de Mossûl, vassaux des Bûïdes. — Les Hamdânides, qui avaient dû renoncer à lutter contre les Bûïdes, maîtres à Bagdad depuis 945, sont vassaux de ces derniers. Leurs liens de vassalité consistent en une reconnaissance officielle et le paiement d'un tribut. *Nâser ad Dawla*, qui réside à Mossûl, a réussi, au bout d'une activité inlassable de plusieurs lustres, à étendre sa principauté sur toute la Haute Mésopotamie, que ses successeurs perdront en 991.

c. *Les Arabes Hamdânides d'Alep (944—1003)*

Sayf ad Dawla (944—967), frère de Nâser, qui enlève la Syrie-Nord aux Ikshidides d'Egypte (944), réside à Alep, dont il sera le brillant souverain. Un arrangement avec l'Egypte lui assure la Syrie-Nord jusqu'à Homs. Après l'avènement des Fâtimides au Caire (969), il se déclarera leur vassal, en confessant le chiisme, mais gouverne son domaine en prince indépendant.

La paix avec l'Egypte permet à *Sayf ad Dawla* de consacrer sa vie à lutter contre Byzance. Ces luttes, qui se traduisent par des alternatives de succès et de revers, consistent en incursions et en combats sur les frontières. En 962, Alep même tombera aux mains des Byzantins. Les Ham-

⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 313, 314.

dânides, qui la reprendront, la conserveront en s'alliant avec les Byzantins contre les Fâtimides d'Égypte. En 1002, ces derniers se rendront maîtres du pays et mettront fin à la domination des Hamdânides.

Sayf ad Dawla et sa cour à Alep — Guerrier et poète, ami de l'art et de la science, Sayf ad Dawla, dans l'extrême désordre du Califat abbâsside au Xe siècle, s'élève au rang de champion de l'Islâm en face de l'empereur de Constantinople. «Héros d'épopée qui, tandis que les autres princes musulmans se désintéressaient de la Guerre Sainte, (il) passa sa vie en combats héroïques pour écarter de la Syrie du nord la reconquête byzantine, chaque jour plus menaçante. Dans les intervalles de cette lutte, il faisait des vers: on a de ce paladin une délicate pièce sur l'arc-en-ciel. A son exemple, son cousin et lieutenant Abou Firâs al-Hamdâni unit la gloire des vers à celle des armes.»⁶

La cour de Sayf ad Dawla, à Alep, devint le rendez-vous des poètes, des écrivains et des penseurs les plus éminents de l'époque. En 948, un des derniers grands noms de la poésie arabe, Al Mutanabbi (environ 925–976), arriva à la cour de ce grand prince. «Pendant neuf ans, il chanta les exploits du champion de la guerre sainte d'Alep, puis, à la suite d'une brouille, il l'abandonna et tenta sa chance d'abord à la cour du souverain turc d'Égypte, l'Ikchidide Kafour, plus tard à Bagdad, finalement chez le Bouyide 'Adoudaddawla en Perse . . . Mais la science aussi jouissait à la cour de Sayfaddawla d'un culte intelligent. C'est là que le grand aristotélicien Alfarabi, Turc de naissance, qui avait fait ses études à Bagdad, trouva un refuge pour ses travaux contemplatifs.»⁷

3. *L'Égypte ikhshidide, grande puissance islamique*

Depuis le rétablissement de sa souveraineté effective sous la direction des Turcs Ikhshidides (p. 298), l'Égypte, qui avait étendu son influence jusqu'à Damas (938), n'avait cessé de développer sa puissance. L'avènement des Bûides à Bagdad (945) coïncide avec la mort de l'Ikshid Moammad (946), fondateur de la dynastie ikhshidide et de l'autonomie de l'Égypte. Kafûr, un eunuque né en Abyssinie, précepteur de l'héritier ikhshidide en bas âge, assume le pouvoir à titre de régent.

Voulant profiter de ces événements, le prince hamdânide Sayf ad Dawla, qui tente d'envahir l'Égypte, est repoussé par Kafûr qui arrive jusqu'à la capitale de la Syrie du Nord. En Haute Égypte, une révolte, fomentée contre le gouvernement de Kafûr, est également écrasée (947).

Avec les Iraniens bûides de l'Irak, les rapports des Ikhshidides sont

⁶ Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 190.

⁷ Brockelmann, *op. cit.*, p. 136.

amicaux. «La cour d'Égypte noue des relations amicales avec le prince bouyide, maintenant établi solidement à Bagdad. C'est à lui, et non au calife, qu'Onoudjour (l'Ikhshidide mineur) envoie une ambassade en 949, par laquelle il demande et obtient que le pouvoir passe à son frère après lui.»⁸

Du côté de l'Ouest, les Ikhshidides sont continuellement occupés à défendre leurs frontières contre les attaques des Fâtimides d'Afrique du Nord. Dès leur avènement en Afrique, en 910, ces derniers n'avaient cessé de diriger leurs ambitions vers l'Orient, d'où leur dynastie était sortie. De 937 à 968, les vice-rois ikhshidides éloignent facilement les Fâtimides de la frontière égyptienne. L'Égypte ikhshidide était alors «la puissance militaire la plus forte de tout l'Islâm».

⁸ Wiet, *op. cit.*, p. 140.

II. L'Empire des califes fâtimides du Caire, son expansion en Syrie et ses rapports avec Byzance et Bagdâd, de 969 à 1055

1. *Fondation de l'Empire et du Califat fâtimides du Caire (969-970)*

a. *Les Fâtimides occupent l'Egypte (969)*

Dès 910, date de l'avènement de leur dynastie en Afrique du Nord, les Fâtimides (p. 218), n'avaient cessé de diriger leurs ambitions vers l'Orient, d'où ils étaient venus. En 914, une armée fâtimide, qui avait réussi à occuper Alexandrie, en était aussitôt chassée. Une autre expédition, en 921, ne réussit pas mieux. De 937 à 968, les vice-rois ikhshidides éloignaient facilement les Fâtimides de la frontière égyptienne. Mais, en 968, une crise dynastique et la mort de Kafûr, qui affaiblirent l'Egypte, permirent aux Fâtimides de réaliser leurs ambitions à l'Est.

En 969, une armée fâtimide, composée de mercenaires berbères, grecs, arméniens, kurdes, turcs et nègres, sous le commandement suprême du célèbre général *Johar*, ancien esclave grec, envahit le Delta du Nil. Une victoire décisive, remportée sur les partisans des Ikhshidides, ouvre à Johar les portes de Fustât (futur Caire) (969).

b. *Avènement de la dynastie fâtimide en Egypte (969)*

Dès son entrée à Fustât, où il établit son camp, Johar prononce la *khotba* au nom des Fâtimides. Cet acte solennel consacre officiellement la chute des Ikhshidides et l'avènement en Egypte de la nouvelle dynastie fâtimide (969). La Vallée du Nil, qui traverse à ce moment une période de famine, de peste et de désordres, se donne sans résistance à ses nouveaux maîtres étrangers. Se ralliant, en grande partie, à la doctrine chiite des Fâtimides, elle vivra, sous leur domination, pendant environ 200 ans (969-1171).

c. *L'Egypte fâtimide occupe la Syrie (970)*

A l'exemple de tous les puissants monarques ou chefs qui ont dominé l'Egypte depuis quatre mille ans environ, Johar se met aussitôt en devoir d'achever sa mission en soumettant la Syrie. Ce pays était aux mains d'un Ikhshidide qui est battu près de Ramla, en Palestine; Damas tombe en

970. «La domination fatimide en Syrie, si elle ne fut jamais ni sûre ni complète, était trop nettement dans la logique pour ne pas durer autant que la dynastie elle-même»⁹ (p. 34—35, 293, 298).

Johar ne poussa pas jusqu'à la Syrie-Nord, aux mains du Hamdânide Sayf ad Dawla. Mais les Karmates de Bahraïn, qui étaient jusque-là les alliés des Fâtimides et auxquels l'Ikshidide de Damas payait tribut, se détachent formellement des Fâtimides et se rallient au gouvernement des Buïdes de Bagdad. Munis d'armes et d'argent fournis par le sultan buïde, les Karmates entrent à Damas et y rétablissent l'autorité religieuse du calife abbâsside. En 971, 972 et 973, ils pénètrent, à trois reprises, en Egypte, d'où ils sont chaque fois rejetés.

d. Le Caire, capitale de l'Empire des califes fâtimides (973)

Trois ans après l'installation de Johar à Fustât, cet ancien petit camp, devenu déjà une ville, reçoit le nom d'*Al Kâhira* (Le Caire), c'est-à-dire la «ville victorieuse» (973). La célèbre mosquée Al Azhar et le palais construit pour le nouveau souverain sont déjà terminés. Aussi, quittant, en 972, sa capitale nord-africaine, le calife fâtimide *Al Mu'iz* (953—975) se dirige-t-il vers sa nouvelle conquête, avec sa cour, son harem et ses volumineux trésors. Reçu et installé au Caire (973), il fait de cette nouvelle ville sa résidence et y transporte le siège du Califat fâtimide, jusque-là fixé en Afrique.

En déplaçant vers l'Orient la capitale de leur Empire d'Afrique du Nord, les califes fâtimides perdront, dès leur départ, leur domaine en Occident. En moins de dix ans, le Maghreb redeviendra indépendant sous la dynastie des Berbères Zirides, anciens vassaux des Fâtimides, auxquels ces derniers avaient, lors de leur départ, confié l'administration de leur domaine africain.

e. Rôle et destinée du Califat fâtimide d'Egypte

L'installation du Califat fâtimide au Caire a pour effet de déplacer, de la Vallée de l'Euphrate à celle du Nil, le centre de la puissance politique de l'Islâm arabe. Le Caire, ville arabo-musulmane, se substituera à Bagdad, devenue iranienne et bientôt turque. Formation politique et religieuse indépendante, le Califat fâtimide d'Egypte devient le champion de l'Orient et de l'Islâm arabes, en remplacement du Califat abbâsside d'Irak, morcelé et affaibli, et coiffé, par surcroît, d'un pouvoir politique non arabe.

«Le califat fatimide est un événement considérable dans l'histoire de l'Orient musulman; il n'a point eu cependant les grandes destinées qu'on

⁹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 437.

aurait pu se plaire à lui prédire . . . La conquête de l'Égypte et l'occupation partielle de la Syrie firent tout à coup du Fatimide le représentant de l'Islâm en face de l'empire chrétien de Constantinople, dont l'activité renaissante menaçait les frontières indécises du califat abbâsside . . . L'adhésion des deux villes saintes, qui proclamèrent El Mo'izz, fut une manifestation grave de la puissance du nouveau maître de l'Égypte . . . Il y eut donc un moment où le Fatimisme sembla prendre la première place dans la vie de l'Orient proche . . .

Cependant, la dynastie fatimide ne pouvait échapper à l'illogisme qui sépare son origine de son développement. Le Mahdi Obeid Allah avait été annoncé comme l'être providentiel qui, sur les ruines d'un monde corrompu, allait construire un royaume de justice et de bonheur qui préparerait la fin des temps. Or, son gouvernement et celui de ses successeurs ne différaient de celui des califes abbâssides que par des formes extérieures . . . En somme, le calife fatimide apparaît simplement comme un concurrent de l'abbâsside, et les populations semblent l'avoir compris. Le triomphe temporel de la dynastie fatimide marque la ruine de son influence spirituelle, et la propagande ismaïlienne a perdu sa raison d'être et son ardeur. Il est remarquable que le chiisme soit resté à la surface de la vie de l'Égypte et qu'il en ait à peu près disparu avec les Fatimides.¹⁰

2. *L'Égypte sous les deux premiers califes fâtimides (970—996)*

a. *Ordre et prospérité économique*

Sous les califes *Al Mu'izz* (970—975) et son successeur *Al Aziz* (976—996), l'Égypte, qui avait souffert des dernières guerres, renaît à la prospérité d'autrefois. Comme les Ptolémées, les Fâtimides donnent au pays les bases d'une administration éprouvée. Soutenus par l'ardeur de leur milice berbère, ils assurent aux Égyptiens la sécurité et le travail nourricier.

L'impôt «entre dans les caisses de l'Etat sans que le calife ait à faire intervenir ses soldats. Mais ceux-ci lui sont nécessaires pour défendre l'empire contre les émirs bouyides qui règnent sur le calife abbâsside, contre les petits princes hamdanides d'Alep, contre les Bédouins, surtout contre les Byzantins qui sont à une heure de puissance et qui ont une flotte. La Syrie est un marché nécessaire de l'Etat fatimide; ses petits ports sont des têtes de routes commerciales. Mais ses ressources économiques sont faibles et l'impôt y rentre mal. Et ce n'est pas en Syrie que le calife trouvera des soldats; les «Syriens» d'El Hajjâj n'ont pas laissé de descendants.

Le calife aurait besoin cependant d'une armée; il n'a qu'une garde fidèle, solide sans aucun doute, mais peu nombreuse, ses Berbères Ke-

¹⁰ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 437, 438.

tâma, attachés à sa fortune. Le recrutement bédouin et égyptien est fort médiocre . . . Et peu à peu, les Ketâma et les Zenata ont suivi la loi commune: le bien-être et la vie facile de l'Égypte les a amollis et leur a enlevé leurs qualités militaires, mais non point leur goût de l'intrigue et de l'agitation. Le calife fatimide dut donc faire appel à la grande ressource des souverains isolés dans leur empire, c'est-à-dire aux mercenaires qui, pour l'Islâm de ce temps, sont des Turcs ou des nègres.»¹¹

b. *Les Fâtimides et l'imbroglie syrien*

Dès l'avènement des Fâtimides en Égypte, la lutte spirituelle s'engage entre les califes chiïtes du Caire et les califes sunnites de Bagdad. En réalité, c'est la lutte millénaire entre les deux pays du Nil et de l'Euphrate pour l'hégémonie du monde oriental, et particulièrement pour la suprématie sur les régions du couloir syro-palestinien (p. 31—36). Ces données de l'Orient islamique rappellent singulièrement celles de l'Orient hellénistique, où les Gréco-Lagides d'Alexandrie et les Gréco-Séleucides d'Antioche, tous deux successeurs d'Alexandre le Grand, s'étaient continuellement disputé la domination de la Syrie méridionale (II, p. 397—401 et 428—430).

«En Syrie, sous la période fatimide, c'est un chaos inextricable: des aventuriers surgissent de tous les côtés, les villes changent de maître avec rapidité, les populations sont rançonnées et terrorisées, n'osant plus manifester leurs sympathies. Le territoire est morcelé en une série de petites principautés, et chaque seigneur se préoccupe de se construire des châteaux forts susceptibles de lui servir de refuge inexpugnable. Le danger d'une telle division est que chaque prince, trop faible pour installer une domination assurée du lendemain, se croit obligé, pour cacher sa faiblesse, à des incursions incessantes chez le voisin; lorsqu'il est lui-même attaqué, il recherche toutes les alliances quelconques, parfois auprès de son ennemi de la veille. C'est l'anarchie: les petits princes jouent, suivant leur convenance, de l'Abbasside ou du Fatimide, trahissent l'Islam par des ententes passagères avec les Byzantins, manière d'agir que l'on retrouvera lors de l'occupation franque . . .

Les appétits des Fatimides furent hors de proportion avec leurs possibilités; mais tout n'est pas fou dans leur politique extérieure. Ils ont compris instinctivement qu'une Égypte indépendante doit avoir sa frontière orientale loin en Syrie: une conception qui a ses racines dans l'antiquité la plus reculée et qui, dans l'histoire musulmane, s'associe aux noms d'Ibn Touloun, de Saladin, des Sultans Mamlouks, ne saurait être considérée comme une prétention légère et irréfléchie. Mais, ce qu'on peut reprocher aux Fatimides, c'est d'avoir mêlé à cette tendance une propagande doctri-

¹¹ Gaudetroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 439, 440.

nale qui les empêcha de se limiter, alors qu'ils ne surent jamais mettre sur pied l'armée nécessaire à leurs ambitions.

Lorsqu'en 973, le danger carmathe parut écarté, le gouvernement fatimide fit réoccuper Damas et y installa un préfet. Au cours de toute l'année 974, les berbères y sont détestés et ce fait n'a pas dû peu contribuer à la précarité de la puissance fatimide en Syrie. Ils pillaient effrontément, arrêtant pour les voler les paisibles voyageurs, dévalisant sans vergogne tous les villages de la banlieue, rançonnant les caravanes... Les habitants de Damas reprochaient aux Africains leur manque d'instruction, leurs mœurs grossières et leurs convictions chiïtes.¹²

c. *Troubles intérieurs et incursions byzantines en Syrie (974-975)*

En 974, un officier turc du nom d'Aftékin, agissant pour le compte du sultan bûide de Bagdad, s'empare de Damas et du sud de la Syrie et fait prononcer la khotba au nom du calife abbasside. Craignant une réaction fatimide, Aftékin assure de sa soumission le calife du Caire.

En 975, l'empereur Jean Timiscès, faisant irruption en Syrie intérieure, enlève Homs et Baalbeck, reçoit la soumission d'Aftékin, à Damas, et celle de la ville de Saïda, prend Beyrouth, mais échoue devant Tripoli. Après ce raid sans lendemain, les Grecs s'installent au nord de Tripoli, dans cette région côtière qui s'étend jusqu'à l'Oronte, et y demeureront jusqu'à l'arrivée des Croisés, qui les en délogeront (1101).

d. *Libéralisme d'Al Muïz*

Le calife Al Muïz meurt en 975, deux ans après son entrée au Caire. « Intelligent, instruit, quelque peu poète, il poussait la tolérance jusqu'à permettre à Sévère, évêque d'Ochmouneïn, de disputer avec les cadis et autres dignitaires musulmans sur des questions religieuses; il autorisa la reconstruction des églises coptes. »¹³

e. *Apogée de la puissance fatimide*

Al Aziz (976-996), fils et successeur d'Al Muïz, continue la politique de son père. Sous son règne, « le califat fatimide est la principale puissance musulmane en Orient. Les flottes byzantines ont repris la supériorité en Méditerranée orientale; mais elles ne réussissent point à assurer au basileus la possession de la côte syrienne, qui s'arrête à Antioche... Les Hamdanides (d'Alep)... acceptent la suzeraineté fatimide; les Carmathes s'évanouissent. En 969, le pèlerinage a lieu sous la protection des trou-

¹² Wiet, *op. cit.*, p. 189, 190.

¹³ Huart, *op. cit.*, I, p. 344.

pep fatimides; leur maître a vraiment droit au nom de serviteur des deux villes saintes, l'un des grands titres califiens.»¹⁴

f. Victoire sur Aftékîn et les Karmates (978)

En 976, Al Aziz cherche à reprendre la Syrie à Aftékîn, qui fait appel aux Karmates d'Arabie. Le vieux général Johar, à la tête d'une puissante armée fâtimide, arrive en vue de Damas; mais l'apparition des renforts karmates le fait reculer jusqu'à Ascalon.

Quittant alors Le Caire avec une armée considérable, Al Aziz rencontre les troupes adverses à Ramleh, où une sanglante bataille se termine par la défaite d'Aftékîn, qui est fait prisonnier (978), et par la reprise de Damas. Mais Al Aziz, épuisé par sa victoire, achète le départ des Karmates moyennant une indemnité annuelle.

g. Hamdânides et Byzantins contre les Fâtimides en Syrie-Nord (983-995)

Bakjûr, officier hamdânide qui commande à Homs, est encouragé par les Fâtimides à occuper Alep, dont l'émir Hamdânide, vassal du Caire, conservait des relations amicales avec Bagdâd et Byzance. Vaincu aux portes d'Alep par les troupes grecques qui le poursuivent jusqu'à sa seigneurie de Homs, Bakjûr reçoit du Caire, en dédommagement, le gouvernement de Damas (983), vacant depuis la défaite d'Aftékîn.

En 993, une armée fâtimide est, de nouveau, envoyée contre l'émir Hamdânide d'Alep, vassal velléitaire, qui continuait à entretenir des relations amicales avec Byzance et Bagdâd. Assiégée pendant plus d'une année, Alep est secourue par les Grecs qui, poursuivant les Fâtimides en retraite, ravagent la Syrie-Nord et regagnent Antioche (995).

h. Libéralisme d'Al Aziz

Sous le règne d'Al Aziz, les Chrétiens et les Juifs occupent de hautes charges dans le gouvernement et l'administration de l'Empire. Un juif converti, Ibn Killis, assume les fonctions de vizir ou ministre unique, de 979 à sa mort, survenue en 991. «Son islamisme fut extérieurement de très bon aloi, et sa conversion, opérée avec beaucoup de publicité, commandait une grande piété apparente. C'est ainsi qu'en 988, il fit installer à la mosquée el-Azhar trente-cinq juristes chargés d'y faire des conférences: le grand séminaire d'instruction musulmane doit donc son origine à un ancien israélite. Un converti comme lui, le général Fadl ibn Salih, combattit longtemps en Syrie . . . Mais le vizir savait aussi utiliser ses anciens coreligion-

¹⁴ Gaudéfroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 440, 441.

naires sans exiger leur adhésion à l'Islam, témoin cet Isaac, fils de Manassé, qui paraît avoir assuré l'administration financière de la Syrie, pendant qu'un chrétien, Isa, fils de Nestorius, occupait les mêmes fonctions en Egypte.»¹⁵

3. *Le règne du calife Al Hâkem (996—1021)*

L'Empire fâtimide est à son apogée quand Al Aziz meurt (996), laissant malheureusement pour successeur un enfant, Abû Ali Al Mansûr, qui prit pour titre: *Al Hâkem bi Amr Illêh* (qui gouverne par l'ordre de Dieu). Demi-fou, Al Hâkem (996—1021) devient calife à onze ans, sous la tutelle d'un eunuque slavon, *Barjawân*, désigné par le calife Al Aziz.

a. *Ruine de la puissance de la milice berbère (997)*

Dès l'avènement d'Al Hâkem, les Berbères Kotama exigent et obtiennent qu'un des leurs, Hasan ibn Ammar, administrateur habile et général de valeur, occupe la charge de vizir (996). Le nouveau ministre distribue à ses contribuables berbères les principaux postes du gouvernement. Persécutés, les fonctionnaires et officiers turcs qui servaient en Egypte se réfugient en Syrie, auprès d'un de leurs compatriotes, Manjutékin, gouverneur fâtimide de Damas.

Barjawân, qui réussit à diviser les chefs berbères, s'allie au turc Manjutékin, auquel se rallient les Syriens hostiles aux Berbères. Une émeute déclenchée au Caire renverse Ibn Ammar, et Barjawân le remplace au pouvoir (997). La chute d'Ibn Ammar marque la fin de la puissance berbère en Egypte et en Syrie.

b. *Les Byzantins ravagent la Syrie (999)*

Profitant de ces événements, les villes syriennes s'empressent de chasser les gouverneurs fâtimides; quelques-unes, dont Tyr, avaient obtenu l'appui des Grecs. Le nouveau gouverneur de Damas parvient à rétablir l'ordre, en massacrant sans pitié les éléments turbulents. Marchant ensuite contre les Grecs, il réussit à les reconduire jusque sous les murs d'Antioche. Revenant à la charge, ces derniers envahissent et ravagent la Syrie (999), prennent et saccagent Homs et Baalbek, descendent vers le littoral, tentent vainement le siège de Tripoli et rentrent enfin à Antioche, rapportant un riche butin et ramenant de nombreux prisonniers (999). A la suite de ce raid, des ambassadeurs de l'empereur Basile, envoyés au Caire, concluent une trêve de dix ans avec le gouvernement fâtimide. Cet accord eut

¹⁵ Wiet, *op. cit.*, p. 194.

lieu «grâce à l'entremise d'Oreste, patriarche de Jérusalem et oncle maternel du calife Hakim» (Wiet).

c. *Personnalité d'Al Hâkem*

Homme imposant, «dont les yeux brillaient comme ceux d'un lion», Al Hâkem «est un maître d'un type exceptionnel en Orient, et même ailleurs; d'une foi ardente, médiocrement soucieux, semble-t-il, des délices du harem, il apparaît comme un homme dont la vie intérieure a bridé les instincts de jouissance. Les prescriptions violentes qu'il ordonne contre les boissons enivrantes et sur la tenue des femmes lui sont dictées par un effort de perfection religieuse et morale pour réaliser la victoire du chiisme sur un sunnisme relâché, qui n'a point protégé la pureté de la communauté musulmane. Il rajeunit les vieilles ordonnances contre les Juifs et les Chrétiens . . . Cependant Hâkim maintient des chrétiens dans les fonctions essentielles de l'Etat, sans doute parce qu'ils y sont nécessaires, peut-être aussi parce que le maître des Ismaéliens est au-dessus des règles et de la logique.»¹⁶

d. *Folies et extravagances de Hâkem*

Quatre ans après son intronisation, Hâkem, qui avait alors quinze ans, mande un soir son vizir Barjawân, dont le pouvoir commençait à lui peser, et le fait assassiner (1000). Croyant à une vengeance berbère, la populace et l'armée entourent le palais du souverain en criant vengeance. Cette manifestation, qui effraya le calife, contribua à troubler sa raison. A partir de ce moment, Hâkem, délivré désormais, pour le malheur de l'Egypte, d'un ministre puissant et dévoué, se livre à ses extravagances et à ses folies. Une foule de mesures, plus insensées les unes que les autres, sont tout à coup édictées et appliquées avec une extrême rigueur; les fautes plus ou moins graves sont punies de mort. Ainsi, des femmes sont murées dans un établissement de bains, parce qu'elles s'y étaient rendues malgré la défense de sortir.

«Des ordonnances prescrivirent de ne plus ouvrir les marchés que la nuit, et de les tenir fermés pendant le jour; bientôt après ce fut le contraire: interdiction de sortir de sa maison une fois le soleil couché. Il fut défendu aux femmes de quitter leurs demeures, et pour qu'on fût plus sûr de la mise à exécution de cette mesure, les cordonniers durent s'abstenir de leur fabriquer des bottines . . .

Dans la première période (de son règne, Hâkem) poursuivit énergiquement les juifs et les chrétiens et fit démolir les églises et les synagogues dans tout son empire; dans la seconde, il reconnut à ses sujets le droit

¹⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 441, 442.

d'adopter la religion qu'ils voudraient, et même il permit aux renégats devenus musulmans de retourner à leur ancienne confession, apostasie qui, de par la loi musulmane, est punie de mort.»¹⁷

Par fanatisme chiïte, des anathèmes écrits sont lancés contre les premiers califes et certains Compagnons du Prophète, plus particulièrement détestés par le Chiïsme.

e. Persécutions contre les Chrétiens et les Juifs

C'est à partir de 1008 que la haine de Hâkem contre les Juifs et surtout les Chrétiens commence à se manifester. Les biens des églises et des synagogues sont confisqués au profit du fisc et plusieurs milliers d'édifices religieux sont pillés et détruits en Egypte et en Syrie.

En même temps, les ecclésiastiques sont partout poursuivis. La loi qui astreignait les Chrétiens et les Juifs à porter un costume distinctif (p. 289) est appliquée avec une rigueur extrême, et les tractations commerciales avec eux sont interdites.

«Par une lamentable ironie du sort, Hakim était le fils d'une chrétienne, le neveu par sa mère du patriarche de Jérusalem Oreste et du patriarche melchite d'Alexandrie Arsène: or ce dernier fut mis à mort par ordre du souverain.»¹⁸

f. Destruction du Saint-Sépulcre à Jérusalem (1009)

«L'incident le plus grave, qui a une portée plus universelle qu'une persécution contre les chrétiens d'Egypte, la destruction du Saint-Sépulcre, a bien été perpétrée de sang-froid... (et) fut un des éléments de la propagande en faveur de la Croisade... Un des aspects les plus infâmes de ce vandalisme, c'est le fait que... le directeur de la chancellerie — (qui reçut l'ordre d'écrire au préfet de Ramleh pour lui enjoindre de se rendre à l'église du Saint-Sépulcre et de la détruire) — était un chrétien nommé Abou Mansour Bichr, fils de Sévère. Par surcroît, le premier ministre, Mansour ibn Abdoun, était également chrétien. Nous ne savons pas ce que devint le premier, mais le second n'évita pas une condamnation à mort, en l'année 1011...»

Considérons aussi, pour être équitables, les choses au point de vue musulman. Le Saint-Sépulcre était un centre de pèlerinage pour les chrétiens étrangers, et, en fait de chrétiens étrangers, les Syriens et les Egyptiens connaissaient surtout leurs turbulents voisins, les Grecs. Or les Syriens, depuis une cinquantaine d'années, avaient terriblement souffert des incursions by-

¹⁷ Huart, *op. cit.*, I, p. 345, 346.

¹⁸ Wiet, *op. cit.*, p. 206.

zantines... Il est donc certain que les populations musulmanes se trouvaient dans un état d'irritation pour ainsi dire constant.¹⁸

g. La divinité de Hâkem

Vers 1015, Hâkem autorise la reconstruction des églises et leur fait rendre ce qu'on en avait enlevé. Cette tolérance subite coïncide avec la naissance, chez le souverain, d'une nouvelle idée fixe: celle que Dieu s'était incarné en lui. Poussant aux dernières conséquences logiques la doctrine extrémiste du chiisme fatimido-ismailien, et surtout iranien, qui voyait dans le souverain de souche légitime une incarnation de la divinité, ce descendant de Fâtima, successeur des pharaons-dieux ou fils de dieux, prétend à la divinité même (p. 218).

C'est à ce moment, on l'a vu, que deux missionnaires originaires de la Perse, Darazi et Hamza, enseignèrent que Hâkem était le créateur de l'univers (1020). Scandalisée par cette nouvelle doctrine, la population du Caire réagit et une émeute, qui dura trois jours, força le calife-Dieu à se séparer de Darazi, qui se réfugia au Liban. Rejoint peu après par Hamzé, Darazi continue, au Liban, à prêcher sa doctrine et fonde la religion et la communauté des Druzes (p. 218-219).

h. Mort mystérieuse de Hâkem (1021)

La fin de Hâkem, disparu en 1021, est restée une énigme, pour des raisons politiques autant que religieuses. Il semble avoir été victime d'une conjuration organisée par les grands de sa cour; le calife aurait été assassiné, à leur instigation, au cours d'une promenade sur le plateau du Mokattam, devant les portes du Caire. Des historiens accusent même la sœur du calife, Sitt el Mulk, d'avoir participé au complot. Le cadavre du souverain ne fut jamais retrouvé; mais on découvrit ses habits, portant des traces de coups de poignard.

Pour ses fidèles, Al Hâkem, dégoûté du monde, se serait simplement dérobé à la vue des hommes, retiré dans une solitude inaccessible. Imâm caché et toujours vivant, il doit encore revenir et réapparaître à son heure.

4. Décadence des Fâtimides

a. Le règne du calife Az Zâher (1021-1036)

«Après le règne romantique d'al Hâkem, le Califat fâtimide traîne une vie misérable d'un siècle et demi.» Quarante jours après la disparition mystérieuse du calife, sa sœur Sitt el Mulk annonce l'avènement du calife Az

¹⁸ Wiet, *op. cit.*, p. 206, 208.

Zâher (1021-1036), fils de Hâkem. Bien que le nouveau souverain fût âgé de seize ans, sa tante, qui l'avait élevé dans le harem, prend la régence de l'Etat, ou elle fait montre de réelles qualités de souveraine.

En réaction contre le régime tyrannique de Hâkem, dont la disparition fut accueillie avec une explosion d'allégresse par le peuple égyptien, les prédicateurs de sa divinité sont pourchassés. Les chrétiens obtiennent à nouveau la liberté du culte et l'autorisation de reconstruire les églises démolies. Ceux qui avaient fui l'Egypte sont autorisés à y rentrer, et ceux qui avaient apostasié sous la contrainte purent reprendre leur ancienne religion. Enfin, les défenses de Hâkem concernant les sorties des femmes et la vente de certains aliments et de certaines boissons sont rapportées.

A la mort de Sitt el Mulk, Zâher, qui, âgé de vingt ans, prend en main le pouvoir, se heurte à de grandes difficultés. Des 1023, et en 1024, une effroyable famine, provoquée par l'insuffisance de la crue du Nil, provoque dans le pays une mortalité considérable. En outre, les affaires syriennes, qui se compliquent, posent au jeune calife des problèmes insolubles. En 1024, Alep est occupée par Saleh ibn Mirdâs, chef des Arabes kilabites de la région. D'autres chefs arabes des régions de Damas et de Palestine cherchent à reconquérir leur indépendance.

En 1027, le calife, qui ne s'intéressait guère aux affaires de l'Etat, laisse le pouvoir à son vizir, Ahmed *Jarjaray* qui, avec le concours de trois autres personnages, dirigera les destinées de l'Empire. Le nouveau vizir confie le gouvernement de Damas à un officier turc, *Dizbiri*, ancien esclave affranchi, qui écrase les Arabes révoltés dans les environs de Tibériade et rétablit, en Palestine et en Syrie centrale, la domination fâtimide (1029). La région d'Alep reste aux mains des Mirdâsites.

Sous le règne de Zâher, « la propagande chite reprit de plus belle; la thèse religieuse était une doctrine politique et il importait de reprendre les sujets en main... On chassa donc d'Egypte les docteurs sunnites, malékites pour la plupart, et les missionnaires de l'Etat reprurent leur enseignement. des primes en argent furent distribuées à ceux qui savaient le mieux le catechisme officiel. »²⁰

Zâher meurt, en 1036, âgé de trente-deux ans, emporté par une épidémie de peste.

b. Avènement du calife Al Mustansir

Al *Mustansir* (1036-1094), qui succède à Zâher, est un enfant de sept ans; son règne est le plus long de l'histoire musulmane. Le vizir *Jarjaray* garde ses fonctions, qu'il occupait depuis près de dix ans. Mais la mère du petit souverain exerce une sorte de régence. Nègresse affranchie

²⁰ Wiet, *op. cit.*, p. 218.

que le précédent calife avait épousée, la reine-mère fait augmenter l'importance et l'influence des corps nègres dans l'armée et s'adjoit, comme conseiller intime, un ancien patron, le juif Abû Sad, qu'elle fait entrer au palais. Ainsi, après la régence de Sitt el Mulk, l'Égypte connaît une nouvelle régence féminine.

«C'est peut-être un fait berbère ou égyptien que cette autorité officielle des femmes que les Abbassides ont ignorée. Elle ne fit que grandir les vizirs, favoris de la fortune, et développer la domination des gardes de mercenaires turcs et nègres, dont les rivalités ensanglantèrent l'Égypte. El Mostancir se serait entouré de cinquante mille nègres.»²¹

c. Normalisation des relations avec Byzance (1038). Reconstruction du Saint-Sépulcre

La première question dont le gouvernement de Mustansir eut à s'occuper est la normalisation des relations avec l'Empire byzantin. Des négociations entreprises dans ce sens, depuis 1023, par l'entremise du patriarche de Jérusalem, n'avaient pas encore abouti, et, sur les frontières des deux Empires, dans les montagnes des Ansariés, à l'est de Lataquié, on continuait à se fortifier des deux côtés. En 1030, le duc d'Antioche envahissait la Syrie-Nord; mais, devant Alep, il fut mis en déroute par l'émir Mirdâsîte de cette ville. Bien que ce dernier soit indépendant des Fâtimides, sa victoire fut ressentie avec joie au Caire, car «l'Islam était un trait d'union» entre les Mirdâsîtes d'Alep et les Fâtimides d'Égypte.

Mais l'échec du duc d'Antioche à Alep était largement réparé à Tripoli, dont le gouverneur, aidé par les Grecs, avait secoué le joug fâtimide (1032). Ce grave danger avait amené le gouvernement du Caire à négocier en hâte la conclusion d'une trêve, et des délégués des deux Empires devaient se réunir à Tortose (Tartous), sur la frontière byzanto-fâtimide. Ces négociations n'empêchèrent pas le commandant grec d'Antioche de s'emparer d'une place fortifiée dans la région des monts Ansariés, infligeant plusieurs défaites aux détachements fâtimides qui s'opposaient à sa marche en avant. Devant l'aggravation de la situation, le calife Zâher fit lire, dans toutes les mosquées de son Empire, un appel à la guerre sainte. Mais en même temps, des ambassadeurs califiens étaient envoyés à Constantinople, où le basileus leur fit connaître ses conditions de paix. Les exigences de l'empereur furent jugées inacceptables et les négociations suspendues.

Reprises sous le règne de Mustansir, les négociations entre Fâtimides et Byzantins aboutissent à la paix, qui est signée en 1038. L'empereur, qui délivre 5000 prisonniers musulmans, obtient, en échange, la permis-

²¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 443, 444.

sion de reconstruire l'église de la Résurrection à Jérusalem. Des architectes grecs sont envoyés en Palestine, et des sommes immenses, fournies par l'empereur, sont dépensées pour cet objet; l'église est reconstruite d'une façon somptueuse.

d. Les affaires syriennes. Disgrâce de Dizbiri (1041)

La paix avec les Grecs permet aux Fâtimides de s'occuper des affaires syriennes. Le général turc Dizbiri, qui gouverne à Damas depuis 1027, liquide la question mirdâsside en s'emparant d'Alep (1038). Grâce à son énergie, à son génie politique et à son esprit de justice, cet homme remarquable rétablit la domination fâtimide en Syrie-Nord, enrayer le brigandage et tient «en respect les turbulents habitants de la Syrie». Malheureusement, ce grand serviteur de la dynastie et de l'Empire fâtimides est accusé de trahison par son vizir, jaloux de ses succès.

«Dizbiri donnait à la cour fatimide l'impression d'un vice-roi. Ses succès contre les Grecs ou les seigneurs musulmans portaient ombrage aux hommes politiques du Caire... Le ministre Ali Djardjarayi commit une lourde faute en ameutant l'armée contre le seul homme qui avait su instaurer la souveraineté fatimide en Syrie. Le malheureux fut obligé de fuir de Damas, poursuivant sa marche errante jusqu'à Alep, les garnisons de Baalbek et de Hama ayant refusé de l'accueillir; il y mourut peu de temps après (1042), échappant probablement à la déchéance et à l'emprisonnement.»²²

La chute de Dizbiri, qui semble avoir toujours fait preuve d'une parfaite loyauté et auquel on pourrait reprocher tout au plus ses grandes richesses, eut pour conséquence d'affaiblir la puissance des Fâtimides en Syrie. Aussi, les Mirdâssides ne tardent-ils pas à se réinstaller à Alep, et les Arabes de Palestine se déclarent indépendants.

Pour faire contrepoids aux Mirdâssites d'Alep, Le Caire, en 1042, nomme comme gouverneur de Damas, en remplacement de Dizbiri, Nâser ad Dawla, un descendant des princes hamdânides de Mossûl, ennemis des Mirdâssites. Regrettant sa décision maladroite à l'égard de Dizbiri, le gouvernement fâtimide cherchera à réhabiliter la mémoire du grand soldat, en faisant transporter sa dépouille à Jérusalem (1056), où une manifestation particulièrement solennelle sera organisée à cette occasion.

e. L'Afrique du Nord s'émancipe des Fâtimides (144)

Pendant que ces événements se déroulaient en Syrie, les Berbères Zirides, que les Fâtimides avaient installés à Tunis comme princes vassaux pour l'Afrique et qui avaient souvent manifesté des sentiments hostiles envers

²² Wiet, *op. cit.*, p. 224.

leurs suzerains, avaient levé le masque (p. 312). Le prince ziride Muïz, rompant avec Le Caire, reçoit, sur sa demande, du calife de Bagdâd, un diplôme d'investiture (1044). Pour mieux marquer leurs sympathies envers leur nouveau suzerain de Bagdâd et rompre tout lien avec les Fâtimides du Caire, les princes zirides avaient aboli la confession chiite dans leur Etat et laissé même massacrer les Chiïtes en Afrique du Nord. En outre, ils s'étaient substitués aux Fâtimides comme suzerains de la Tripolitaine et de la Sicile.

f. L'invasion hilalienne en Afrique du Nord (1052)

Après la mort du vizir Jarjarayi, la reine-mère le fait remplacer par *Yazûri* (1050—1058), originaire de Ramleh (Palestine), qui cumule les charges de grand cadî et de premier ministre. Tranquille du côté de la Syrie, où le calme semble régner, *Yazûri* consacre son activité à la question des Zirides d'Afrique du Nord.

Pour se venger de ces derniers, *Yazûri*, qui ne pouvait tenter une expédition militaire heureuse en Afrique du Nord, imagine de lancer, contre ce pays, les Bani Hilâl et les Bani Sûlaim, tribus arabes turbulentes et avides de butin, qui avaient contribué à l'établissement des Fâtimides en Egypte. Ces tribus pillardes, qui s'étaient d'abord établies dans le Delta, avaient été refoulées, sous Al Aziz (976—996), dans la Haute Egypte, où elles constituaient une cause de troubles continuels et menaçaient, grâce à leurs relations avec les Karmates d'Arabie, l'existence même du Califat fâtimide.

En 1052, des contingents de ces tribus occupent la province de Barka, en Libye, dont les villes sont prises et saccagées. Rejoints bientôt par leurs contribuables, ces Bédouins se précipitent sur l'Afrique du Nord «comme une nuée de sauterelles», abîmant et ravageant tout sur leur passage et détruisant de fond en comble la prospérité et la civilisation dans ces régions. Les Zirides sont réduits à leur capitale, Almahdiya, tandis que les autres villes forment autant de centres indépendants.

5. Politique aventureuse des Fâtimides en Irâk. Avènement de l'hégémonie turco-seljûkide à Bagdâd (1055)

Ayant assouvi leur vengeance contre les Zirides, les Fâtimides veulent se dédommager de la perte de leurs domaines de l'Ouest en étendant leur influence vers l'Est. Ayant échoué dans des combats navals et des engagements entrepris contre les Byzantins (1056), ils s'en vengent en confisquant les richesses de l'église du Saint-Sépulcre, qui venait d'être reconstruite, et dirigent leurs ambitions du côté de l'Euphrate.

Des événements récents, survenus à Bagdâd, font naître, chez les diri-

geants du Caire, l'espoir de pénétrer dans le territoire des Abbâssides et de s'emparer de leur capitale. «On les vit se précipiter à la légère sur ce projet chimérique, sans organisation méthodique, sans nul souci du possible» (Wiet). Cette fois encore, comme toutes les fois où les maîtres du Nil s'étaient jadis aventurés dans la Vallée des Deux-Fleuves, les Fâtimides payeront chèrement leurs illusions mésopotamiennes.

a. *Anarchie en Irâk*

Vers l'époque où nous sommes, Bagdâd est, depuis quelque temps, en proie à une épouvantable anarchie. Après un siècle de règne, les sultans perses bûides, souverains temporels de l'Empire abbâsside, sont plus faibles que le calife, souverain spirituel dont ils sont les protecteurs. Les rivalités religieuses des Chiïtes et des Sunnites se traduisent par des incendies et des pillages dans la capitale, tandis que «les révoltes des mercenaires turcs apprenaient à la population qu'il suffisait de s'emparer de la rue pour faire céder califes et vizirs» (Wiet). Le gouvernement du Caire suivait avec attention le développement de ces événements.

b. *Les Turcs Seljûkides s'emparent de Bagdâd. Chute de la dynastie des sultans bûides (1055)*

En 1054, sous le calife abbâsside *Al Kaïm* (1031–1075), les miliciens turcs mettent Bagdâd au pillage; les Kurdes et les Arabes en ravagent la banlieue; enfin, les Turcs Seljûkides, récemment sortis d'Asie centrale, commencent à pénétrer en Mésopotamie.

Incapable d'endiguer tous ces flots, le vizir de Kaïm entre en relations avec *Toghrul Beg*, chef des Turcs Seljûkides, dont les hordes inondent le Khorassân, la Perse et l'Asie Mineure, et fait appel à lui pour protéger le calife et le libérer des Bûides iraniens.

En 1055, Toghrul entre sans coup férir à Bagdâd, où il est reçu d'une façon particulièrement solennelle. Le calife Kaïm ordonne de réciter, dans les mosquées, la Khotba au nom du nouveau maître. Le sultan bûide, incarcéré, mourra, trois ans plus tard, dans une citadelle.

c. *L'équipée de Basasiri, soutenu, puis abandonné par Le Caire*

Arslan *Basasiri*, officier turc qui commande à Bagdâd, essaie seul, mais vainement, de réagir contre le destin. Liant partie avec les éléments chiïtes de l'Irâk, favorables aux Fâtimides, il crée un noyau de résistance, mais provoque, par contre, l'hostilité des miliciens turcs, acquis aux Seljûkides. Lorsque Toghrul entra à Bagdâd, Basasiri s'enfuit vers le Nord, d'où il commença à nouer des relations plus positives avec la cour du Caire.

Grâce à un important appui financier reçu d'Égypte, Basasiri réussit à semer la division chez les Seljûkides, en poussant à la révolte un frère de Toghrul, gouverneur de la Haute Mésopotamie. Tandis que Toghrul poursuivait son frère rebelle, qui s'était réfugié dans la Perse septentrionale, Basasiri profite de l'absence du nouveau maître et pénètre à Bagdad, où il fait proclamer, dans les mosquées, le nom du calife du Caire. Bien plus, le calife abbâsside signe une déclaration par laquelle il reconnaît que le Califat était l'apanage exclusif des Fâtimides d'Égypte, descendants de Fâtima, fille du Prophète, tandis que son vizir, acquis aux Seljûkides, est exécuté. Une partie des trésors califiens sont envoyés au Caire (1058).

Mais la cour d'Égypte, qui avait encouragé et soutenu l'aventure de Basasiri, sembla brusquement s'en désintéresser, au moment où le succès commençait à lui sourire. Des écrivains ont accusé le vizir égyptien Yazûri d'avoir noué secrètement des relations avec le chef seljûkide; après sa disgrâce, l'examen de ses papiers confirma ces accusations et amena sa condamnation et sa mort (1058). En réalité, il s'agit moins d'une trahison de Yazûri que d'une brusque volte-face, née d'une vue plus objective de la situation politique. Le ministre égyptien s'était enfin rendu compte que, vu l'éloignement, une action énergique était trop coûteuse et difficile à soutenir, et que «douze villages qui joignent un Etat valent mieux qu'un royaume à quatre cents lieues de chez soi».

d. Conséquences de l'intervention fâtimide à Bagdad

«Vraiment, les destinées de l'Égypte ne l'amenaient pas à soutenir une insurrection mésopotamienne, même pour obtenir dans la région une zone d'influence. Les conseillers de Moustansir se sont trompés en ne voyant pas que l'Égypte devait se contenter d'avoir une politique méditerranéenne, appuyée par la possession solide de la Syrie. Cette erreur tenant à la mystique de la propagande chiite, qui entraîna des sacrifices financiers considérables, eut aussi ses conséquences logiques . . .

La proclamation du calife fâtimide dans la Khotba, à Bagdad, . . . allait provoquer un choc en retour d'une importance exceptionnelle . . . Les Seljoukides . . . n'auraient pas jeté leurs regards vers l'Occident sans l'intervention du Caire à Bagdad . . . On peut donc dire que le geste inconsidéré de la cour fâtimide amena le nouvel Etat rival à devenir rapidement dangereux pour l'Égypte.»²³

e. Toghrul, «roi des Persans et des Arabes»

Après avoir vaincu et mis à mort son frère rebelle, Toghrul Beg, accom-

²³ Wiet, *op. cit.*, p. 236, 237.

pagné du calife Kaïm, rentre à Bagdâd, abandonnée par Basasiri et par tous les Chiïtes de la ville. Quelques jours après, Basasiri est tué dans un combat en Mésopotamie.

Assumant toutes les responsabilités du pouvoir temporel, *Toghrul Beg* (1055–1063) est reconnu par le calife comme sultan suprême, avec les titres honorifiques de «souverain de l'Orient et de l'Occident» et de «roi des Persans et des Arabes». Reconstituant à son profit les possessions des Bûïdes, il exerce son pouvoir sur l'Irâk et la Mésopotamie.

f. Avènement de l'hégémonie turque en Orient

Comme leurs nombreux prédécesseurs asiatiques, qui, depuis le IV^e millénaire (Sumériens), ont souvent dominé la vallée des Deux-Fleuves, les Turcs Seljûkides, fraîchement venus d'Asie centrale, vont maintenant s'établir solidement dans le pays, non pas en mercenaires des califes de Bagdâd, comme les autres Turcs qui les avaient précédés, mais en véritables maîtres de l'Etat mésopotamien. Coiffant le calife abbâsside, qui ne sera désormais que l'ombre d'un chef religieux, ces nouveaux envahisseurs, nouvellement islamisés, relayeront les Arabes et les Persans épuisés et se feront les champions de l'Islâm, dont ils porteront les frontières jusque dans le berceau de l'hellénisme. C'est à partir de ce moment, en effet, que la suprématie de la race turco-asiatique commencera à s'étendre de plus en plus à l'Ouest, et que le grand rôle historique, que le Turc tiendra dans les destinées du Proche-Orient, va prendre son développement.

«Cette seconde invasion turque, après la première qui s'étala (en 833) sous Motasim (p. 286–287), constitue pour la Syrie d'abord, pour l'Egypte ensuite, une véritable révolution dans tous les domaines, religieux, politique, militaire et artistique.»²⁴

6. Fin du rôle politique du monde arabo-oriental (1055)

Nous avons signalé plus haut trois dates qui représentent, dans l'évolution historique du monde arabo-islamique, de grands *tournants* d'histoire. En 661, l'avènement des califes umayyades, qui se fixèrent à Damas, substitua la suprématie des Arabo-Syriens à celle des Arabes du Centre et du Sud arabiques (p. 227–233). En 750, sous les califes abbâssides qui s'établirent à Bagdâd, la suprématie arabo-iranienne remplaça celle des Arabo-Syriens (p. 267–271). En 945, la suprématie iranienne en Irâk, détruite par les Arabes en 642 (p. 192–193), reprit sa place avec l'avènement, à Bagdâd, des sultans iraniens bûïdes (p. 298–300).

²⁴ Wiet, *op. cit.*, p. 237.

La date de 1055 marque plus qu'un grand tournant. Elle représente, dans l'histoire du monde arabo-islamique et dans celle du Proche-Orient, une *nouvelle période* d'évolution et une nouvelle phase. En effet, les Turcs Seljûkides, qui remplacent les Iraniens Bûïdes à Bagdâd, mettront définitivement fin à l'indépendance agonisante du monde arabo-oriental, qui végétera désormais, jusqu'au début du XXe siècle, sous le joug étranger et en marge de la grande Histoire.